Brissac FRC 3840

LA GRANDE DÉTRESSE
DES JACOBINS
QUI N'ONT PLUS LE SOL,
OU

Avis aux Valets des Emigrés, pour aller échanger leur douze francs contre une carte de Jacobins

Case FRC 14816

Dès que la société a vu que la verité alloit parler et que les patriotes se levoient pour la défendre, l'allarme a été générale parmi les frères coupe-tête. Détruire la liberté de la presse n'est pas chose facile. Les amis du peuple ne craignent pas la mort quand il s'agit de soutenir ses intérêts, il n'y a donc pas moyen d'inspirer la terreur aux braves sans-culottes qui sacrifient leurs veilles pour maintenir cette liberté consacrée par les droits de l'homme, et qui fait la sauve-garde des républicains.

La Convention nationale qui respire enfin, ne veut plus rentrer sous la tutelle de cette marâtre qui lui a trop souvent enlevé les moyens de faire le bien qu'elle veut sincérement. Les jacobins avoient détruit le commerce, dans l'espoir de prendre les patriotes par la famine, car ils savent que le commerce et l'industrie sont l'aliment des nations. La Convention veut

THE NEWBERRY LIBRARY

rétablir l'un et l'autre. Les jacobins avoient entravé l'instruction publique, afin de tenir le peuple dans l'ignorance ; parce qu'ils savent qu'elle est le plus ferme soutient de la tirannie, et qu'ils ont le même intérêt de nous empêcher de nous instruire que le despote turc en a d'empêcher ses sujets d'apprendre à lire. Aussi frère Herriot vouloit il qu'on brula les livres et les bibliotheques. La Convention qui n'est pas de cet avis, ne veut pas que nos enfans soient des ânes prets à se laisser bâter par le premier charlatan qui viendra les enjoler comme Robespierre. Elle va donc s'occuper à leurs donner de bons maîtres qui en gravant dans leurs cœur les principes républcains, leur donnent une bonne instruction qui les mette à l'abri des piéges de la tyrannie et de l'intrigue. Elle va en un mot porter toutes les clés que les traitres avoient écartées, soit en l'allarmant pour elle même, soit en la forçant à discuter des projets de décrets aux moins inutiles, soit en lui proposant des mesures fausses dont les dispositions sanguinaires ne pouvoient qu'aliéner les bons citoyens, s'ils n'avoient pas vu clairement que les décrets vexatoires, comme celui du 22 Prairial, lui étoient arrachés par ses oppresseurs. Cette convention qui ne veut point que les patriotes soient persécutés, jetés dans les bastilles jacobites, et guillotinés, va leur conserver les moyens de lui porter leurs plaintes et de les propager dans toute la République. Elle leur accordera donc la garantie de la presse, garantie sans laquelle cette liberté ne seroit qu'un piege tendu aux écrivains véridiques pour tromper leur bonne-foi

et désigner aux tyrans les victimes qu'ils devront frapper les premières, si jamais ils reprennent leur empire.

Que peuvent faire les jacobins dans une pareille circonstance ? Se taire et laisser dire ? Alors la vérité les accableroit et les étoufferoit à son tour. Un grand moyen seroit suivant eux de profiter de cette liberté de la presse pour répandre contre la Convention et surtout les députés patriotes quelque bonne calomnie, afin d'indisposer contre eux les citoyens ; de leur prêter de grands projets de conspiration et de royalisme qui n'existerent jamais que dans la tête folle des émigrés, et dans celle des partisans et successeurs de Robespierrre.

Voilà donc frère V.....r qui grimpe à la tribune et appelle en beuglant les écrivains au secours de la mere Jaqueline aux abois. Mais tous ces maudits écrivains sont patriotes ils ne veulent point souiller leur plume en défendant une mauvaise cause, ni perdre leur encre en versant leur cornets sur de braves gens pour les barbouiller de noir. Il faut donc s'adresser aux écrivassiers. Autre embaras ; c'est bien ici que le proverbe est vrai : *point d'argent point de Suisse*. Maitre Griffonard ne travaille qu'au comptant ; cinquante francs la feuille ; c'est un prix fait. Il n'y a point à marchander. La triste aventure ; la société n'a pas le sol et encore moins de crédit. Frère *Férier* qui tient la grénouille, est en avance de 80,000 liv. et les prêteurs aboient pour ratrapper leur argent, qu'ils ne tiennent pas.

Tandis que le père Maximilien étoit vivant, rien ne manquoit dans le ménage, indépendemment de la art qui revenoit à la societé mere de tous les petits tours de passe que fesoient ses chers enfans, les dépenses secrettes de la Convention, n'étoient pas toutes employées aux besoins de la France ; mais aujourd'hui qu'au lieu de ses mains, la tête de Robespierre est dans le sac, et que les petits *Cartouches* ont eu sur les doigts pour avoir fouille dans nos poches et dans les coffres de la nation, il n'y a plus de moyen de faire bouillir la marmite.

Il faut pourtant se procurer des fonds ? Voilà frère Vad...r qui trote. Il va d'abord frapper à la porte des comités et de la trésorerie nationale. Mais les braves gens qui gardent nos finances, lui répondirent : *Nescio vos* » *Je ne vous connois pas.* Nous n'avons » point d'argent pour faire le mal, nous » n'en avons que pour le bien ; les impôts » que paient les patriotes ne doivent point tour- » ner à les faire égorger ». Il se trouva bien encore parci-parlà auprès des caisses, quelques fripons qui les lorgnoient du coin de l'œil, mais ils sont trop surveillés pour grapiller. *Il est passé le bon temps.* Il s'adresse aux banquiers de Pitt. Malheureusement les frontières et les côtes sont bien gardées. Les faux assignats et les guinées n'arrivent plus, et le coffre est à sec. V..r court alors, à perdre haleine, chez les négocians à qui les jacobins n'ont pas encore tout pris, mais ils font la sourde oreille, il leur souvient des Vandenivers, des Tassin etc.. Ils ne veulent pas changer leurs assignats

contre des rescriptions sur la guillotine. Les jacobins sont trop exacts.

Quelques quêteurs des sections auroient volontiers distrait les assignats que nous avons donnés de bon cœur, pour secourir nos frères de Grenelle, et les enfans et les veuves des volontaires morts à la Vendée, si les sans-culottes qui ont les yeux ouverts, n'avoient point exigé que les fonds fussent remis à la convention.

A défaut de toutes ces ressources, il reste encore des frères gros et gras qui ont retenu une partie de l'embonpoint qu'ils avoient acquis en vérifiant les effets des détenus, et en sauvant des émigrés ; ces fils refusent de venir au secours de leur mère qui a tout fait pour les mettre dans l'aisance. Ils ne savent pas jusques à quand la guerre durera et prétendent conserver une poire pour la soif. Cet excès de prudence devroit pas les conduire jusqu'à l'ingratitude. Mais frère V....r a beau prêcher et sermoner, rien ne peut leur arracher une obolle. Il faudra donc que cette pauvre jaqueline meurt d'inanition après en avoir fait périr tant d'autres. La convention lui a déjà enlevé le petit plat de sang qui depuis quelque temps lui étoit régulierement servi tous les midi, et elle n'a pas de quoi se procurer un nouvel ordinaire. V....r ne peut se résoudre à l'abandonner dans sa disgrace. Il fait vite assembler tous les docteurs de la famille, et leur expose le triste et piteux cas de la maman. Il faut voir les beaux avis qui furent alors ouverts : l'un conseille d'envoyer dans les groupes des frères aboyans pour hurler contre les patriotes, et

tromper le peuple ; mais les jacobins portent sur le front un signe qui les fait reconnaître et personne ne les écoute. L'autre envoye des grippes-sols pour se glisser le long des murs et arracher les affiches ; mais ils sont apperçus des passans qui les gratifient de quelcoups de canne, et ils se degoutent du métier. Celui-ci conseille d'attaquer les crieurs qui insultent à la majesté jacobite, en anonçant de grosses vérités ; mais les crieurs qui depuis six mois mouroient de faim, parcequ'on guillotinoit ceux qui parloient, ont mis les droits de l'homme à l'ordre du jour en *résistant à l'oppression* qui, prétend les empêcher de gagner leur vie et de nourrir leurs enfans. Les jacobins qui se sont contenté de menacer ont été seulement baffoués et conduits au comité de sûreté générale, mais ceux qui se sont avisé de frapper ont eté corrigés.

Voyant que tous ces moyens ne prenoient pas, il a bien fallu revenir à l'argent. Toutes les vues se sont retournées de ce côté et les avis se sont réunis à celui-ci : *Pendant trois mois la société admettra indistinctement dans son sein tous ceux qui se présenteront avec douze francs ; les candidats seront dispensés de l'examen préparatoire. On ne leur fera même que pour la forme l'interpellation usitée depuis quelque tems, pour savoir s'ils ont mérité la guillotine ou les galères. Ils seront dispensés des preuves, on les en croira sur leur simple affirmation.*

Profite maintenant de l'avis qui voudra.

Le produit présumé de la recette est d'avance hypothéqué à un pauvre hère ex-moine,

qui s'est chargé moyennant caution, de mettre au net avec correction et addition les procès-verbaux de la société. Ils seront livrés à l'impression et paraitront dès qu'il y aura assez d'argent pour payer les ouvriers qui n'ont jamais voulu entendre raison sur le crédit.

La société mère, attend aussi quelques adresses qu'elle a envoyées aux sociétés affiliées, mais comme elle n'a franchit point ses lettres et demande que celles qu'ont lui écrit soient affranchies, elle pourra éprouver quelque retard. Quand ces adresses paroîtront, nous invitons les citoyens à y avoir autant de confiance qu'au procès-verbal, car le tout sera aussi véridique que les jacobins sont en général honnêtes gens.

Fait important.

Sur la section du contrat social, il a été trouvé hier matin 2e sans-culotide des placards provoquant les citoyens à marcher sur la convention. Voila le fruit de ces séances tumultueuses dans lesquelles deux ou trois intrigans vont au nom de leur section, aux jacobins se réunir à eux et protester de les défendre envers et contre tous. Amis, faisons à nos représentans un rempart de nos corps. Jurons tous de maintenir leurs décrets, contre la rage du monstre aux abois.

Mot d'ordre sans-culotte.

Le point de ralliement à la convention : les

patriotes n'en auront jamais d'autres. Ils surveilleront exactement les étrangers arrivés depuis peu dans leurs maisons, ceux sur-tout qui bien rasés hier, promenent aujourd'hui de grandes moustaches pour faire peur aux petits enfans. Les masques de poil sont aussi dangereux que les masques de carton. Si quelque colporteur, ami de la vérité, est attaqué et insulté, il sera soutenu et défendu par les citoyens qui conduiront les délinquans au comité de sûreté générale.

VIVE LA LIBERTÉ!

BOISRUE.

Nota. Cet écrit alloit être mis sous presse dans le moment où les Jacobins en ont fait paroître un, pour défendre leur cause. Le frere Audouin leur a fait crédit, et Galetty leur a prêté une de ses presses. Audouin, Galetty mes amis, prenez garde de vous enterrer. Vos confreres ont une rude façon de s'acquitter.

De l'Imprimerie de la Grande Comète, rue Honoré.